

PRÉSIDENT : M. VIGNERON, 35, allée Gabriel Rabot – 93300 AUBERVILLIERS – SIÈGE SOCIAL : 60, rue René Binet – 75018 PARIS - C.C.P. 1844-02 Paris

N° 167 Novembre / Janvier 1995

Bonne année !

L'église du Hamel



Vacances d'été
1941





1946

.. et d'aujourd'hui

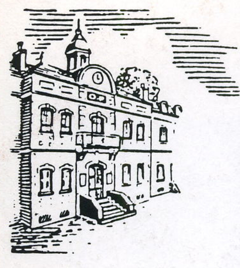


Joyeuse assemblée
de Cempuisiens
au repas d'automne













1948
1905
1936





cps n°167 5°série
page 1

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÉVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

MV

N° 167 Novembre/Janvier 1995

SOMMAIRE

Les pages intérieures du Cempuisien sont réalisées en photo copie par l'imprimerie de la mairie de Rungis. Nous remercions vivement monsieur le Maire, Maurice Charve, pour l'aide précieuse qu'il apporte ainsi à notre Association.

Le gérant

Daniel REIGNIER
6, rue de la petite fontaine
91430 - Vauhallan

Reprographie Mairie de RUNGIS

Les illustrations du Cempuisien

La couverture -
- L' église du Hamel en 1920 - L'église possède des antiques fonds baptismaux du 12ème ou 13ème siècle et dans une chapelle, un bel autel du 12ème. A une solive de la chapelle sont pendues les chaînes et les menottes portées par un prisonnier le sire de Créquy, lors des croisades, avant de rentrer en France où il revint 7 ans plus tard. Sur le mur face à l'entrée, une plaque a été apposée à la mémoire des victimes de l'explosion d'une voiture pleine de poudre qui détruisit tout le village (moyen-âge). En face de l'église se trouve, peut-être encore, l'ancienne borne qui marquait la séparation entre la Picardie et l'Ile-de-France.

(Photo H. Tacnet)

Photos d'hier - O.P. sur le terrain de football, 2 groupes d'élèves en tenue d'été. (1941 ?).
- Photo du bas, notre camarade Rolland Robert, nous précise les noms de quelques jeunes filles partant pour une promenade: Michèle Rolland, Gisèle Hernandez, Simone Rebeller, Christiane Panlaé, Andrée Lemoine, Denise Grenier, Jeannine Kubacka, Jeannette Grappey, et, en spectateur sur la droite, Michel Lavot - été 1946.

(Photos Rolland)

Photos d'aujourd'hui - Le repas annuel d'automne - 27 novembre 1994 à l'hôtel IBIS à Gentilly.

(Photos Châtelain)

Dernière de couverture - Pentecôte 1948.
- Présentation des joueurs avant le match de football qui oppose l'équipe des minimes du Red Star Olympique de Paris à celle de l'institution G. Prévost de Cempuis, sur le terrain de l'O.P.

- Sur la falaise de Mers, le pavillon Paul Robin et le pavillon Ernest Rousselle.

(Photo début du siècle)

- Cempuis - Lors des fêtes de la Pentecôte des années 35-36 sur le terre-plein, mouvements d'ensemble exécutés par les élèves du cours complémentaire, rythmés par la fanfare :

(Photo Lamouret)

5 2.2 5 7 | 2.1 3.2 6. | 7 7.7 7 3 | etc.

Gentilly, le 27 novembre 1994 - Hôtel Ibis -

Notre repas d'automne n'a pas dérogé à la tradition des réunions cempuisiennes. Accueil chaleureux. Retrouvailles vives, animées dans la joie de se revoir autour d'une table pour écouter, rire et raconter... Bien que cette fête des coeurs soit, pour nous cempuisiens fraternels, l'essentiel et le principal de cette rencontre, le plaisir de la table n'est point oublié pour autant. Le repas est pris de façon style moderne : sur une longue table les hors-d'oeuvre sont présentés au choix; le plat garni, lui, nous est servi. Dans les bouteilles, généreux, le Beaujolais nouveau passera sa robe vermeille aux verres et, guilleret, coulera dans les gosiers! A la table allons chercher les délicieux fromages, puis les crèmes et les desserts. Pendant ce temps là, des kilomètres de conversations, tendus par dessus les tables, se croisent, se mêlent et se démêlent... arrivent à nos oreilles.

Au café, notre président, Marcel Vigneron, s'adresse à l'aimable assemblée qui reste attentive. (lire page suivante).

Puis, après la distribution des lots de la tombola qui a donné lieu à de joyeuses exclamations, l'orchestre de Serge & Magali prend possession de la fête pour nous faire chanter et danser. Peut-être plus encore que d'autres fois, ce fut une réunion bel et bien réussie.

- IBIS -

...
tables
...
aimables
...
cavalières
...
vx frères
...
cuvée
...
café
...
bombance
...
danse
...
greli
...
gros lot
...
cadeau
...
bravos
...
rideau

==================

Claire Emma Marcel Yvonne Guillaume René Véronique Violette Hugues Odette Jacqueline Charles Nadège Robert Gérard Maurice Rolande Jean Danièle Irène Michèle Viviane

David Raymonde Marcel Odette Jules Raymonde Irénée Emilienne Jean Benoît Roger Daniel Gisèle Pierre Eugène Germaine Antoine Eliane Colette Dominique Jacques André Lulu Alice Florence Carine Roger Mauricette Christiane Mariette

D.R.

Le repas d'automne

Une fois encore nous nous étions donné rendez-vous à l'hôtel Ibis de Gentilly qui nous accueille depuis plusieurs années déjà pour un nouveau repas d'Automne, le dimanche 27 novembre. Plus de cinquante anciennes, anciens et amis s'étant inscrits auprès de Danièle Gareau, notre souriante et efficace trésorière, nous savions le succès acquis une nouvelle fois.

Restait à faire de cette rencontre une fête. Comme à l'accoutumée elle n'a pas fait antichambre. La porte d'entrée franchie, le hall et le grand couloir y attenant répercutèrent sous les hauts plafonds les échos joyeux des retrouvailles. Ainsi la fête instantanément a fusé! Et nous nous sommes distribués autour des tables habillées de neuf et judicieusement réparties dans la grande salle de restaurant.

Le top donné, le repas a pris ses quartiers pour le joie de tous les convives : hors d'oeuvre variés, multiples et délicieux, pintade agrémentée de pommes sautées et de haricots verts, fin Beaujolais nouveau faisant circuler le tout... Mais de grâce, laissez-nous respirer et surtout, déguster ! ...

Pendant ces agapes sont arrivés dans les lieux, avec leurs boîtes, paquets, colis et autres emballages, sont arrivés "nos" musiciens : Serge et Magali - Hé ! que l'on vous dise : Magali, qui avait bien du mal à tendre et repousser le soufflet de son accordéon, au moment de notre repas de Printemps (20 mars 94), et pour cause ! a donné le jour à une adorable Tiphanie, le 22 juin. Bons voeux et bonne santé à toute la famille.

Et, c'est en évoquant cet heureux événement que nos artistes ont branché un micro aussitôt mis à la disposition de notre Président :

" Chers amis,

"Permettez-moi, tout d'abord, d'assurer notre chère Henriette Tacnet de nos sentiments renouvelés de profonde tendresse. Nous n'évoquerons pas sa santé, vu que, si elle n'était pas satisfaisante, Henriette ne serait pas parmi nous aujourd'hui. Saluons également la présence de Marcel Paris qui a tant apporté à notre Association pendant les années où il a assuré la présidence. Ceci valant également pour Roger Pouliquen qui nous a demandé de l'excusé aujourd'hui. Marie-Thérèse Mendez enfin nous souhaite une bonne et belle fête, ne pouvant être parmi nous. Au-delà, nous avons des pensées pour toutes celles et tous ceux qui sont, bien qu'absents, de tout coeur avec nous.

"Ce nouveau repas d'Automne atteste la vitalité de notre Association, même si nous ne perdons pas de vue que nous n'avons plus à espérer l'arrivée de nouveaux anciens de l'O.P., notre vieille Maison étant désormais placée sous la tutelle des Apprentis Orphelins d'Auteuil.

"Cette situation n'exclut pas, et vous le savez, que des liens de respect et d'amitié se tissent avec le collège Marcel Callo, sa Direction, ses Personnels et les enfants. De fait ces liens sont déjà vivaces.

"C'est ainsi que nous avons répondu favorablement à l'invitation que nous a faite M. le directeur de nous associer au "Week end de l'Amitié" organisé à ~~à P~~ Cempuis, les samedis et dimanches 25 et 26 juin (voir Cempuisien n° 166)

"A ce sujet, Week end de l'Amitié, je vous propose que nous recensions en temps utile - en même temps que les inscriptions pour les cérémonies du Souvenir et du Caveau, par exemple - ceux qui souhaiteront y participer, afin de transmettre leur nombre à M. le directeur.

" Chers amis,

J'ai dit la vitalité de notre Association. Ne nous y trompons pourtant pas. S'il arrivait que des postes aussi décisifs

que la gérance du Cempuisien, la Trésorerie, le Secrétariat, venaient à ne plus être tenus, chacun le comprend bien, c'est la pérennité de notre Association qui serait gravement compromise. Bien sûr, nous parlerons de cela au moment de notre Assemblée générale du dimanche 22 janvier 1995.

"Pour l'heure rien ne peut nous autoriser à céder au pessimisme : le Cempuisien est intéressant et beau, nos finances sont saines, et, bon an mal an, les membres du Comité ont bon pied, bon oeil. Alors! Allons au-devant du dessert, du café, de la tombola, des chansons et de la danse avec nos musiciens, aussi fidèle que talentueux : Serge et Magali."

Et il en fut ainsi! La tombola connut un beau succès, grâce aux lots complémentaires offerts par Henriette. Nous mangeâmes et bûmes encore. Nous chantâmes et dansâmes. Bref, le pied !

Et, comme il est de règle, chacun rentra chez soi, heureux et moulu.

Marcel Vigneron.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

- LA GRANDE

1931

Directeur : Canioni - Contini

Surveillants Généraux : les Cibeau - les Leroy - les Gentier

Instituteurs : les Vallée - les Contini - les Denizart - les Loiseau - Desauty - les Rieu - les Barat - les Mortreux - Rouquette - les Volles - Gajac.

Secrétaire : Jacquemard - Vacher

Musique : Roger - Aubertin

Gym. : Charrière

Méca. : Boutet - Richard

Menui. : Contan - Billy

Dessin : Leygues - Cochet

Econome : Dacquet - Gimonet - Boursier

Couture : Boutet - Chapel

Surveillants : Villain - Heux - Issaly - Fort - Baccara - Dompgnac Latour - Bureau - Normand - les Daré - les Levy - Weisse - Galtier - Pélissier - Rouquette - les Talabot - Natali - Serfaty - Charazac - Fenouil - Lordereau - Bellondrade - Vaudocion - Mouillard - Trédille - Gargot - Thiebauld -

Cuisine et services : Decroix - Coët - Caron - Rachel - Gambier - Lebrun - Blotton - Ruellan - Bertoux - Viverge - Moitié - Macque - Gossard - Poilion - Delapierre - Girodon - Doublat - Larocq - Chevalier - Mingue

Boulangerie : Douchet

Lingerie : Rolande Legros - Léonie Levasseur - Michèle Dacquet - Ladoubard - G.Vasseur - Boutillier - Bonnaire

Buanderie : les Boucher

Ferme : Gourguechon - Denue

Jardin : J. et H. Petit - Vitry

Entretien : Marier - Bourdon - Bernard - Doublat - Paudeleu - Jacques - Leveleux - Girondon - Boutillier - Léraille

Cordonnerie : Hodencq

Infirmerie : Papyon - Foubert - Minotte - Delapierre

Repassage : Jacquelin - M.L. Legros - C. Legros

Coiffeur : les Lebel (Grandvilliers) - M. Legros

société de l'Amicale des anciens élèves de L' O.P

Président : Urban - Marande

Secretaire : Marande - Young - Tacnet et Prioville

Trésorier : Roussel - Raton - Paris - Delpeux

Gérant Du Cempuisien : Reisser - Marande - Young

Assistante sociale : Laudren - Guillaume - Laurier

FAMILLE CEMPUISIENNE - 1950

Février 1932 - Une délégation d'anciens élèves, conduite par notre président Albert Urban, s'est rendue aux obsèques de Ferdinand Buisson. A Thieuloy St-Antoine, une modeste maison paysanne: c'est là que passa les dernières années de son existence le Lauréat du Prix Nobel de la Paix. Non loin de sa demeure, un petit cimetière de campagne entouré de champs et d'herbages. C'est là que nous l'avons conduit, c'est là qu'il nous a quittés. Nous sommes allés derrière son cercueil avec la sensation d'un grand vide autour de nous. La fanfare de nos enfants conduisait le cortège. Notre président adresse quelques paroles d'adieu à notre père spirituel puis Emile Glay, au nom de la ligue de l'enseignement, retrace la vie laborieuse et féconde en bienfaits de celui qui, près d'un siècle durant, lutta pour les humbles et les déshérités.

Juillet 1933 - Comme chaque année, deux groupes de 90 élèves ont passé 3 semaines à Mers, du 21 juin au 31 juillet. La fanfare y a donné 2 concerts, l'un au casino, l'autre sur une place publique. Les bains ont été nombreux. La période de vacance à Cempuis du 1er au 15 août a été également bien employée. Une première grande excursion pédestre fut faite jusqu' à Bergicourt (25 km aller-retour). Une seconde avait pour but Fontaine-Bonneleau (36 km aller-retour). Le maire M. Caulier fit aux excursionnistes le don généreux de 50 bouteilles de limonade! Une troisième promenade fut faite dans la fôret de Malmifait aux environs de Marseille en Beauvaisis. (25 km aller-retour).

Février 1934 - On met la dernière main à la transformation en lingerie de l'appartement du rez-de-chaussée du bâtiment de l'ancien économat (touchant le gymnase). Dans la cours des machines s'élève une cheminée qui doit atteindre 29 mètres.

Août 1934 - "Le Matin" : "Ainsi que nous l'avons annoncé, la fanfare de l'orphelinat de Cempuis est venue dimanche dernier donner un concert à Fourmies à l'occasion du raccroc de la Grande Ducasse... Des pages de Beethoven, Lulli, Charpentier, Paladilhe, Laurent de Rillé ont été interprétées d'une façon tout à fait impeccable et la sélection du roman musical de "Louise", notamment, a provoqué l'admiration. Inutile de dire que les jeunes musiciens ont été très applaudis. A leur descente du kiosque, une aimable surprise les attendait: un groupe d'élèves de l'Ecole de musique de Fourmies leur offrit à tous des bouquets de fleurs... Un dîner leur fut servi, puis l'autocar qui les avait amenés les remmena à Mers-les-Bains où ils vont passer une partie de leurs vacances."

Octobre 1937 - Départ de M. Canioni et nomination de M. Contini à la direction de l'institution départementale Gabriel Prévost.

Février 1940 - (extrait de lettres reçues à la suite d'envoi de colis aux camarades mobilisés) - " le 22 février. Excusez-moi si j'ai tardé à vous donner de mes nouvelles. Actuellement nous sommes accaparés avec des essais de bateau. J'ai reçu le petit colis que vous m'avez envoyé et vous en remercie très sincèrement, ainsi que la Cempuisienne qui a si bien travaillé pour me faire ce chaud manteau de laine. Un bonjour de ma part à tous les Cempuisiens."

Jean couturier (Casseleux)

Pentecôte 1948 - Inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur de nos camarades morts pour la France (1939-1945) - Discours de M. Contini, directeur de l'institution - "Mes chers amis, les Cempuisiens se retrouvent dans la chère maison de leur enfance. C'est la troisième Pentecôte depuis que les Allemands ont quitté l'institution Prévost, qu'ils occupaient en maître. Alors, juste à cet endroit, au-dessus de cette porte, flottait une immense bannière rouge, le drapeau d'Hitler, avec sa croix gammée. Les formations S.S. se succédaient, plus ou moins tolérables, chantant ou vociférant tour à

tour, seigneurs des lieux. Ceux d'entre nous qui avaient pu rester là, écoutaient anxieux, le bruit sourd et de plus en plus rapproché du canon. Qu'allait-il advenir de Cempuis? Les bois voisins de St-Maur, bourrés de munitions, pouvaient nous faire craindre de durs combats... et voici que le 31 août 1944, au matin, nos occupants brusquement avertis de l'avance alliée plus rapide qu'ils ne l'avaient escomptée, embarquaient en hâte leurs blessés, entassaient leur matériel. A cinq heures, dans l'après-midi, les dernières voitures fuyaient. Quelques heures plus tard, visages ouverts et mains tendues, les Anglais arrivaient à Grandvilliers. Nous étions délivrés, notre Cempuis était libéré. Maintenant ne flotte plus la bannière d'Hitler avec sa croix gammée; mais à côté des noms que le temps effaçait déjà des morts de l'autre guerre, d'autres noms, sur le marbre, ont été gravés. La famille Cempuisienne, au cours de cette rude lutte qui a libéré notre maison, comme elle a libéré le pays, a perdu plusieurs de ses enfants:

Jean ALEZARD, au regard bleu qu'une volonté têtue rendait tout à coup plus intense;

Roger ALLIOT, le grand garçon un peu mou;

Jean COUTURIER (Jean casseleux) jovial et doux;

René DENIS, rêvant de mer et de voyages;

Camille HEINRICH, dont nous retrouvons le sérieux et la gentillesse dans le visage de Michèle, sa petite fille;

Roger PARIS, rieur et qui charmait ses camarades avec son harmonica;

Louis PROUDHON, au beau visage déjà grave;

Christian THIEVANT, notre Christian dont l'intelligence se parait de malice;

Henri VIDEAU, né dans nos murs et pour qui sa maman formait les plus beaux rêves;

Robert WAUTHIER, le Wauthier au teint clair, entre ses frères aux visages bronzés.

"Je veux les évoquer ici, en cette réunion tout intime, où nous apportons notre affection, notre chagrin, notre gratitude. C'est pour nous, qu'avec l'intrépidité et la prodigalité de leur jeunesse, ils ont offert à la patrie leurs projets, leurs espoirs et leur vie riche de promesse. Fantassins de 1940, matelot, F.F.I., résistants, la mort les a pris au cours des années de combat, sur les théâtres de lutte du monde, à Dunkerque, en Indochine, à Mers-el-kébir, au Soudan, dans les camps allemands sur une barricade parisienne, dans les bois d'Offoy, aux portes mêmes de cette maison... Puisse leur exemple de courage, de solidarité et de foi en un avenir meilleur, vous inspirer et inspirer toute la grande famille Cempuisienne."

Juillet 1949 - Un cinquantenaire - C'est celui de notre Cempuisien.
Juillet 1899. Le comité décide la création d'un bulletin. Pour ses débuts ce bulletin restera trimestriel jusqu'en avril 1902, puis deviendra mensuel à partir du mois suivant jusqu'à fin 1911. Il était alors imprimé par l'atelier de typographie de l'O.P. - En 1912, un seul numéro parait pour informer tous nos sociétaires "qu'en raison des sacrifices énormes qu'il conviendrait de faire pour mettre l'atelier de typographie en harmonie avec les exigences actuelles, la Commission Administrative en avait décidé la suppression". Entre temps, janvier 1908, sur la proposition de Schumacher, notre bulletin prenait sa personnalité et s'appelait Le Cempuisien. En 1913 nous reprenons la parution trimestrielle en le faisant imprimer à Paris et ce jusqu'en juillet 1914 date de la déclaration de guerre. Ce n'est qu'en janvier 1917 qu'il réapparaît (n° 1) jusqu'en mars 1920 (n°20). A partir de cette date jusqu'en août 1939 (date d'une nouvelle guerre) notre organe paraissait tous les deux ou trois mois. Deux numéros sont édités au début de 1940 puis, nouvel arrêt pendant l'occupation. Nous avons repris notre parution en mars 1945 (n° 1), sans l'abandonner depuis.

Mers-les-bains. Souvenirs parus en 1934 d'un ancien de la première heure, Ch. Houreux -"Tous les ans nous allions au Tréport, à Mers où nous séjournions environ 2 mois. Vous connaissez tous l'immeuble maintenant inhabité qui nous abritait (le pavillon Robin, à l'extrême gauche sur la photo de la dernière page de la couverture). Au premier, les chambres du personnel et le dortoir des filles; au rez-de-chaussée la salle commune qui, suivant l'heure, servait de réfectoire, de salle de réunion et de dortoir pour les garçons.

Pas de lits; pour chacun une mince couchette ayant au plus 50 centimètres de large, avec draps et couvertures que tous les matins nous exposions une heure au plein air, sur l'herbe, avant de les placer, roulés, dans les coffres-banquettes entourant la pièce. Nous prenions journellement des bains."

"En 1883, entre la gare et la falaise de Mers, il n'y avait pas de maisons ni de villas. Notre maison et le monument de la Vierge étaient les seuls ornements de cette falaise; le nombre de touristes était insignifiant. Les temps ont bien changé !"

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-



Eté 1930 - devant le casino de Mers les Bains

- suite -

*

LE MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

La première partie du XIXe siècle correspond à une période de rapides transformations économiques et sociales liées au début du machinisme en France. Le commerce du tissu et de la mode ne manque pas d'être entraîné dans ce mouvement à la suite de l'industrialisation des métiers du textile, et les années 1830-1840 voient la création, à côté de la boutique de mode qui persiste et s'adresse plutôt à une clientèle de luxe, de nombreux magasins de nouveautés [13]. Le premier a été ouvert en 1824 par Parissot à l'enseigne de *La Belle Jardinière*, bientôt suivi en 1829 du magasin *Aux Trois Quartiers*.

Ces magasins de nouveautés ne ressemblent plus aux bazars des merciers, mais à de vastes galeries où l'on trouve tout ce qui touche de près ou de loin à la mode. Le *Guide Cicerone* de 1855 indique que « ce qu'il eût fallu acheter autrefois dans trente boutiques se trouve actuellement dans de vastes galeries dont les nombreux comptoirs contiennent, en objets de costume et de ménage, depuis la toile en pièce jusqu'à la robe et le bonnet confectionnés, depuis la menue mercerie jusqu'au paletot, depuis les gants jusqu'au parapluie » [14]. Reportons-nous à la description que donne Balzac d'un de ces magasins, *Le Petit Matelot* : « le premier des magasins qui depuis se sont établis à Paris avec plus ou moins d'enseignes peintes, banderoles flottantes, montres pleines de châles en balançoire, cravates arrangées comme des châteaux de cartes et mille autres séductions commerciales, prix fixes, bandelettes, affiches, illusions et effets d'optique portés à un degré tel de perfection que les devantures des boutiques sont devenues des poèmes commerciaux » (*César Birotteau*).

Les magasins de nouveautés commencent à recourir à des pratiques commerciales nouvelles : achat direct dans les centres manufacturiers d'où escomptes sur les tarifs, marge bénéficiaire réduite assurant un volume d'affaires plus important et un renouvellement plus rapide des stocks, prix fixe indiqué sur la marchandise qui évite toute discussion et marchandage, organisation en rayons. Nous n'en sommes pas encore à l'ère des « grands magasins » qui systématiseront toutes ces pratiques avec le succès que l'on sait ; mais il s'agit d'une mutation commerciale importante que Gabriel Prévost, en commerçant avisé, ne sous-estime pas et dont il entend être partie prenante.

A l'issue de l'aventure saint-simonienne, Prévost est encore propriétaire de son fonds de commerce de mercerie, *Au Moine Saint-Martin*, 6 rue du Marché-Saint-Martin. En décembre 1833 [15], il renouvelle le bail de l'immeuble et obtient de sa propriétaire l'autorisation d'y faire les changements, constructions et embellissements qui seront nécessaires à l'exercice de son commerce. Nul doute que les deux boutiques, avantageusement situées au coin de la place de l'Ancien Marché-Saint-Martin et dont la superficie avoisine les 120 m², n'offrent un cadre propice à l'installation d'un magasin de nouveautés.

Prévost franchit donc le pas et le voici marchand de nouveautés ; c'est ainsi qu'il se fait qualifier dans tous les actes officiels qu'il signe par la suite. En 1839, il agrandit son magasin en louant une vaste boutique et tout le premier étage de la maison voisine. De 1828 à 1841, il investit 132 000 francs, selon l'évaluation du syndic de sa liquidation en 1849, dans des travaux d'aménagement nécessaires pour transformer ces trois boutiques traditionnelles en magasin à la nouvelle mode, et ces investissements sont le reflet de la prospérité de ses affaires. Ses successeurs, Delannoy et Chaigneau à qui il cède le fonds en 1843 pour 150 000 francs, y emploient au début des années 1850 onze personnes préposées à la vente et logent quatorze commis [16].

En 1842, Prévost acquiert un nouveau magasin de nouveautés, 56 rue du faubourg Saint-Honoré, et il le garde jusqu'à la fin de sa vie commerciale, en 1858. *Saint-Vincent de Paul* succède au *Moine Saint-Martin*.

Entre temps, Prévost développe une politique systématique de création ou d'acquisition de fonds de commerce de nouveautés dans les communes suburbaines de Paris, dont il confie la gestion à des membres de sa famille ou à des amis. Il complète ainsi et diversifie ses activités parisiennes ; alors que le magasin du faubourg Saint-Honoré s'adresse à une clientèle plutôt bourgeoise à qui il propose linge de maison, mouchoirs de batiste et dentelles, celui de la chaussée de Clignancourt, dont la clientèle est faite d'ouvriers et de grisettes, leur offre un large assortiment de blouses, de pantalons de velours, de bourgerons de toile, de jarretières, de camisoles et de chapeaux de paille. Tous ses magasins obéissent aux mêmes principes : prix fixe, large montre et grand éventail de choix, et constituent en quelque sorte, sous des enseignes variées, les succursales multiples d'une entreprise commerciale qui serait la « Maison Prévost, marchand de nouveautés ».

Ainsi, en 1836, Prévost se rend propriétaire d'un fonds de commerce de mercerie et de nouveautés à Charonne, 4 grande rue de Paris, à l'enseigne du *Bon Saint-Germain* ; il en confie la gestion à son cousin, Modeste Frédéric Prévost, jusqu'à ce qu'il le revende à l'un de ses commis au début de l'année 1848 [17].

Tout en continuant à exploiter son magasin du Marché Saint-Martin, il fonde en 1840 un autre commerce de mercerie et de nouveautés aux Batignolles, 5 rue des Dames, *Au Diable Amoureux*. Il s'agit en fait de trois boutiques situées au rez-de-chaussée d'un immeuble neuf que Prévost transforme en magasin de nouveautés, et dont le propriétaire [18] s'engage à faire faire à ses frais les devantures selon les indications de Prévost. De plus, le propriétaire s'interdit de louer le surplus de l'immeuble à des commerces de même nature ou vendant des marchandises concernant la nouveauté, la lingerie, bonneterie, mercerie, chemises, ganterie, etc. En 1845 [19], Prévost constitue avec son neveu, Jean-Baptiste Prévost, une société en nom collectif pour l'exploitation du *Diable Amoureux* et dont le capital social, fixé à 200 000 francs, est constitué de la valeur du fonds de commerce avec le mobilier et le droit au bail, le tout appartenant à Gabriel Prévost et chiffré à 80 000 francs, et d'une somme de 120 000 francs à fournir en espèces par les associés, à raison de 40 000 francs pour Gabriel et 80 000 francs pour Jean-Baptiste. Jean-Baptiste Prévost et sa femme se consacreront exclusivement à l'administration des affaires de la société, tandis que Gabriel Prévost, qui tiendra la caisse, se réserve d'employer son temps à ses autres affaires. En dépit d'une clause qui prévoit la faculté de rachat du fonds par Jean-Baptiste Prévost, moyennant seulement 60 000 francs payables en six ans à partir de 1854, la société marche mal et est dissoute d'un commun accord en septembre 1849. Gabriel Prévost rachète pour 8 000 francs les droits de son neveu qu'il garde en qualité d'employé ordinaire jusqu'au 1er mars 1850. En fait, Jean-Baptiste Prévost ne réussit guère et vit de la charité de son oncle ; il meurt en 1867 chaussée de Clignancourt : « Monsieur Prévost est mort dans la plus grande insolvabilité, ses habits et linges étaient bien au-dessous de ce que j'ai payé pour ses frais funéraires. M. Prévost m'a dit un jour : « Il faut que je vous donne la note de ce que je possède en mobilier, linge et vêtements. Cette note s'élève à 1 700 francs ». Cela n'était plus neuf ; la majeure partie a été prise à des personnes qui lui devaient. Il était malade et je n'ai rien dit. J'ai pris cette note, de nouvelles tracasseries lui sont arrivées, il a vendu son mobilier à un brocanteur 680 francs ; je me trouvais là, ne voulant pas qu'il soit privé de son mobilier et lui en laisser la jouissance, je l'ai racheté au brocanteur en lui donnant 25 francs de bénéfice... » [40].

Quant au *Diable Amoureux*, Gabriel Prévost le vend en juin 1854 à un autre de ses neveux, Fulgence Prévost, qui y était employé, moyennant 60 000 francs pour le fonds et le mobilier.

En 1842, Prévost fonde une autre maison aux Ternes. A cette occasion, il se fait promoteur immobilier et, rachetant plusieurs terrains et une vieille masure, il construit un immeuble neuf qui lui coûte près de 200 000 francs. Dès novembre 1846, il revend le fonds de commerce à un certain Bertrand.

Enfin, en 1847, il loue le rez-de-chaussée et l'entresol d'un immeuble neuf à Montmartre, 14 chaussée de Clignancourt, et y crée un magasin de nouveautés dont il confie la direction à Dugelay, son vieux complice de la maison d'association saint-simonienne.

L'année 1848 est difficile pour bien des commerçants parisiens et Gabriel Prévost est de ceux-là. Il exploite alors deux magasins de nouveautés, l'un faubourg Saint-Honoré à Paris et l'autre chaussée de Clignancourt à Montmartre. Les difficultés du temps liées à la crise économique et à l'agitation politique viennent bouleverser le bon équilibre de ses affaires et le voici obligé le 15 août 1848 de cesser ses paiements et de déposer son bilan. La procédure est engagée devant le tribunal de commerce de Paris [41] ; dans son rapport du 30 juin 1849, le syndic attribue la responsabilité de ces déboires commerciaux à la trop grande facilité avec laquelle Prévost a cédé les fonds de commerce qu'il a créés : « c'est là ce qui l'a perdu... Ces nombreuses spéculations avaient nécessité la création de beaucoup d'obligations qui, venant à échéance après la révolution, dans un moment où les affaires et le crédit se trouvaient suspendus, ont contraint le sieur Prévost à déposer son bilan ». Mais, si Prévost a spéculé, et, semble-t-il, mal spéculé, il ne l'a jamais fait par esprit de lucre, mais plutôt avec une forme de générosité naïve, et bien souvent, la vente de ses fonds de commerce ne l'a même pas remboursé des sommes qu'il y avait investies.

L'actif est estimé à environ 155 000 francs et le passif dépasse 518 000 francs ; deux cent neuf créanciers réclament leur dû. Cependant, Prévost bénéficie de l'estime de tous et, le 30 juin 1849, un concordat intervient : il s'engage à payer 45 % de ses dettes par paiements échelonnés de 1850 à 1854, et il garde ses deux magasins. Et effectivement, les années qui suivent sa liquidation judiciaire, il les emploie à se libérer de ses dettes et à honorer les engagements qu'il a pris. Il écrit plus tard : « ma vie a été bien mélangée de peines de cœur, tribulations dans les affaires commerciales... J'en suis sorti avec la joie de ne pas avoir fléchi au conseil de me conserver 10 000 francs de rente et que mes créanciers ne pourraient rien me réclamer » [42].

En 1858, Gabriel Prévost a 61 ans et il décide de se retirer des affaires. Il vend ses fonds de commerce de Paris et de Montmartre et s'installe dans son village natal. Il lui reste encore une fortune assez confortable investie en bien immobiliers à Paris [43] qui lui procurent un revenu régulier qu'il décide de mettre plus directement au service des malheureux.

Toutefois, tout au long de sa vie commerciale, il a veillé à soulager la misère qui l'entourait. Ses papiers témoignent de nombreux secours distribués à des membres de sa famille, à des amis ou à des employés. En 1856, deux de ses anciens commis lui demandent son aide pour racheter le fonds d'un de leurs confrères que sa veuve, pressée de dettes, est obligée de vendre :

« vous n'en serez pas moins pour nous le patron pour lequel nous avons gardé le meilleur souvenir... nous profitons de l'occasion pour vous témoigner toute la reconnaissance due à un bon patron »[44].

L'OUVERTURE D'UN ASILE A CEMPUIS

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

De retour à Cempuis, Prévost se met en campagne pour réaliser le projet qui lui tient à cœur depuis déjà de nombreuses années : ouvrir une maison de secours destinée à recueillir ceux qui, arrivant au terme d'une vie de labeur, se trouvent sans ressources ; elle pourra également recevoir quelques orphelins. Il fait l'acquisition d'une propriété voisine de sa maison et y poursuit d'importants travaux de construction et d'aménagement, notamment de 1858 à 1861 : couverture de la vieille maison, de la maison neuve et du pigeonnier, pavage, plantation d'arbres, installation d'appareils de chauffage, peinture, etc. Ses papiers personnels[45] indiquent qu'il investit alors dans le nouvel asile de Cempuis plus de 7 500 francs.

La charité de Gabriel Prévost n'attend pas l'ouverture officielle de la maison qui est fixée au 15 septembre 1863, pour se manifester ; il place d'abord ses jeunes protégés à ses frais chez des instituteurs de la région, chez un certain Blot, puis chez Théodore Duriez qui devient très rapidement un de ses familiers et que Prévost appellera un temps à enseigner à l'asile. Dès son ouverture, la maison reçoit des pensionnaires : d'abord sept ou huit enfants et quatorze vieillards[46] ; en 1867, on y compte douze enfants de 5 à 15 ans, dont seulement deux fillettes ; les aînés sont placés en apprentissage et, à cette date, cinq pupilles sont déjà sortis de Cempuis, dotés d'un métier[47]. En 1875, l'orphelinat abrite cinquante élèves de 5 à 15 ans et semble continuer, bien que ce ne soit plus son objectif principal, à recevoir quelques indigents adultes : on y trouve neuf personnes entrant dans cette catégorie, dont un maçon, en 1873.

La vie à l'orphelinat est simple et familiale ; les rapports, basés sur la confiance et la vie communautaire, sont patriarcaux : « c'est une famille, la domesticité n'y est pas pratiquée ; il y a des orphelins protégés, des vieillards payant une faible pension, soignés comme des membres de la famille ; l'instituteur remplissant son devoir avec zèle; sa femme et sa fille sont d'une utilité exceptionnelle pour tous les soins que les enfants exigent ; la personne qui est employée à ma maison d'habitation, et sa femme méritent toute ma confiance »[48]. L'organisation matérielle de l'établissement et les principes qui président à sa création sont très évidemment d'inspiration saint-simonienne : «L'établissement représente une grande famille dont tous les membres

doivent vivre entre eux selon la loi de charité et d'amour du prochain proclamée par le Christ ; ils se doivent en conséquence assistance et bienveillance mutuelles, ils doivent également concourir au bien commun en se rendant utiles dans la mesure de leurs forces »[49]. A l'entresol, se trouve une salle immense où doivent se tenir « en grande famille » tous les pensionnaires de l'asile, les étages supérieurs abritant de petites chambres étroites et exigües où ne peuvent trouver place qu'un petit lit en fer et une chaise, mais point de table.

L'une des préoccupations de Gabriel Prévost est d'assurer non seulement l'éducation de ses pupilles, mais aussi leur instruction ; il doit recruter un instituteur. Avant même l'ouverture de l'établissement, il rencontre Théodore Duriez, spirite sincère et convaincu qui lui écrit en février 1862 : « le propre du spiritisme est de donner aux malheureux la vraie résignation, au riche, au puissant, à l'homme qui a des obligations à remplir, l'amour de leur devoir qu'il leur fait bien connaître, de mettre un frein à l'ambition de tous, d'anéantir l'égoïsme, de saper le matérialisme et d'effacer les lignes de démarcation qui sillonnent une société de frères »[50]. Cet idéal de spiritualité et de fraternité est bien propre à séduire Gabriel Prévost ; il engage donc Duriez qui se dit persécuté dans la région à cause de ses opinions spirites[51], mais qui se révèle rapidement un éternel quémandeur d'argent.

(à suivre)

- Sources -

33. Voir B. Marrey, *Les grands magasins*, Paris, 1979, et F. Parent-Lardeur, *Les demoiselles de magasin*. Paris, 1969. Voir aussi H. Vanier, *La mode et ses métiers. Frivolités et lutte des classes, 1830-1870*, Paris, 1960.

34. Cité par F. Parent-Lardeur, *op. cit.*, p. 38.

35. Arch. nat., M.C., LXI, 820 (17 décembre 1833).

36. Arch. Paris, D.1P[4], Calepins du Cadastre, 4 rue Réaumur, 1852.

37. Arch. Paris, D.14U[3] (liquidation judiciaire n° 505 de 1849) et D.2X[4] 3, acte SSP du 21 janvier 1848.

38. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 36, p. 2, acte SSP du 27 juillet 1840.

39. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 36, p. 8 (acte SSP du 25 juillet 1845) et p. 7 (acte SSP du 20 septembre 1849). *Ibid.*, cote 38, acte SSP du 20 juin 1854.

40. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 38.

41. Arch. Paris, D.13U[3] 1 et D.14U[3], liquidation n° 505 de 1849.

42. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 252, octobre 1867.

43. Gabriel Prévost est propriétaire de l'immeuble où se trouve son magasin de nouveautés, 14 chaussée de Clignancourt, et de deux maisons, rue des Couronnes et rue Vilin, qu'il a fait construire, sans compter des terres à Cempuis.

44. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 321.

45. Dans une lettre à Chevalley de novembre 1867 (Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 253-254), Prévost déclare : « J'avais en ce moment des charpentiers, des maçons, des terrassiers ; cette surveillance m'a fait oublier de vous répondre ». Voir aussi, Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 38, *passim*.

46. *Procès-verbaux du Conseil général de la Seine*, 3-4' session, 1879, p. 826.

47. Un cordonnier, un menuisier, un dans le commerce à Paris et un cocher.

48. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 252, lettre de Prévost à Chevalley, octobre 1867.

49. Extrait du Réglement primitif, cité dans *Mémoire...*, p. 5.

50. Arch. Paris, D.2X[4] 4, cote 43, p. 304, lettre de Duriez à Prévost, 23 février 1862.

51. Dans cette même lettre, Duriez dit lui-même qu'on lui fait la réputation d'être « un magnétiseur, un prêcheur, un homme capable et pourtant dangereux qui cherche à canaliser, à soulever les gens de la campagne pour une doctrine diabolique ».

Un poète picard... et "Roses de Picardie"

J' ai retrouvé dans un numéro du Cempuisien paru en 1956, ce poème de Philéas Lebesgue, poète picard :

Soit ! je serai la voix grave du pays d'Oise
Il vous plaira de retrouver dans mon accent
Le frais parfum des fleurs du courtil, le doux chant
Des mésanges, le goût des pommes et des framboises
Qu'on allait dérober quand on était gamin
Et qu'on se déchirait aux buissons du chemin !
Puisque vous le voulez je serai pour une heure
Les souvenirs issus d'une chère demeure.

Quel rapport entre ce poète et "Roses de Picardie" ? Cette jolie et célèbre mélodie a paru dans un Cempuisien de janvier 1982, sans le nom du musicien ni celui du parolier. En ce qui concerne la musique, je pense qu'il s'agit d'un air folklorique venu d'Angleterre. Peut-être des copains pourront-ils me donner des précisions à ce sujet ? En ce qui concerne les paroles, il y a eu celles d'amour chantées par Yves Montand, mais celles que nous a apprises M. Roger, si poétiques, si bien adaptées à cette mélodie un peu nostalgique, j'ai toujours pensé qu'elles étaient de ce poète picard, Philéas Lebesgue.

Lorsque M. Roger nous a fait chanter "Roses de Picardie" il nous avait donné le nom de l'auteur des paroles et, Philéas n'étant pas, il faut le reconnaître un prénom courant, il nous avait frappé ... D'ailleurs qui, mieux qu'un poète picard, aurait pu faire des vers aussi mélodieux sur les roses de son pays ? De même pour la musique, un camarade pourrait-il nous dire si nous nous trompons et dans sa certitude nous donner le nom de l'auteur des paroles apprises à Cempuis ?

Sylviane Lequeux.

Réponse à Sylviane

Lorsqu'en décembre 1981, pour le n° 124 du Cempuisien, j'avais transcrit les notes de "Roses de Picardie" ainsi que les paroles chantées à l'O.P., moi aussi j'avais pensé, sur de vagues réminiscences, attribuer cette chanson à Philéas Lebesgue. Pas sûr et pour en avoir le coeur net, j'ai écrit alors à la Maison de la Culture de Beauvais. Quelques semaines plus tard, une réponse négative, quant à l'attribution au poète picard de cette émouvante mélodie, me fut fournie directement par la Société Philéas Lebesgue, ainsi qu'un article paru dans la presse régionale sur un "Fabuleux paysan qui a creusé profond".

En résumé : "Roses de Picardie" (Dansons la rose) est une mélodie anglaise chantée par les tommies, sur notre sol, pendant la guerre de 1914-1918, sur des paroles et musique d'HAYND WOOD & Fred E Weatherly.

En ce qui concerne les paroles, libre à chacun d'en adapter à sa guise. Quant à mon correspondant de Beauvais, il semble bien ignorer que Philéas Lebesgue ait pu composer les paroles que les élèves chantaient à Cempuis dans les années

38-39. Yves Montand, il y a une quinzaine d'années l'interprétait d'après une adaptation d'Eddy Marnay.

Philéas Lebesgue ! C'est en 1934-35, lors d'une réunion culturelle donnée dans la salle des fêtes de Grandvilliers (qui faisait face à l'église) et oû notre fanfare prêtait son concours que M. Canioni, le directeur de l'institution, avait présenté avec enthousiasme le poète Picard à une assemblée de villageois réunis là pour une fête.

... Hier encore (quelques années déjà !), parents d'élève, j'ai retrouvé, un peu surpris, le nom de Philéas Lebesgue au bas d'une page de poésie que l'instituteur de mon petit village de Seine & Oise avait choisi pour ses élèves.

Le gérant du Cempuisien.
Reignier Daniel.

ROSE DE PICARDIE

Paroles chantées par les élèves de Cempuis
sur la musique originale d'HAYND WOOD (1882-1959)

1er couplet :

Les lilas déjà sont passés
Le doux Mai va laisser sa place
Dans l'azur l'hirondelle passe
Fendant l'air de son vol pressé
Tout est ivre dans la nature
Tout frémit tout semble plus beau
Bois altiers bosquets ombreux
Sont remplis d'enivrants murmures

Sous le ciel bleu de la Picardie
La chaumière et le vieux mur croulant
Se sont parés de tons éclatants
De doux rêves de poésie
Car la rose fait briller
Dans le clair matin
Ses carmins emperlés de rosée
Son parfum monte aux cieux
Dans le jour vermeil
C'est la lutte du grand Roi Soleil

2ème couplet :

Mais bientôt le sombre automne
Du soleil ternira les cieux
Un brouillard gris et monotone
S' étendra dans un ciel pluvieux
L'hirondelle voyageuse
Partira cherchant d'autres cieux
Bois altiers bosquets ombreux
Quitteront leur verte parure

Sous le ciel gris de la Picardie
Dans un jour incertain et blafard
Sombre et transi le corbeau criard
Passera d'une aile alourdie
Car la rose effeuillée
Par les durs frimas
S'étendra sur la terre endormie
Adieu beaux jours d'été
Rêves poésie
Adieu Rose de la Picardie

cps n°167 5°série
page 18

ROSE DE PICARDIE



Marcel-Paul Caloin, secrétaire Nat. Société Philéas Lebesgue Mardi 2 - FEV. 1982 En réponse à 1 lettre à Monsieur Daniel Reignier avec autorisation de reproduire cet article

SAMEDI 16 JANVIER 1982 — Page 4

Un fabuleux paysan qui a creusé profond

(N° 20)

Dans mon dernier article consacré aux « Chansons de Margot » de Philéas Lebesgue, j'ai cité Jacques d'Arès, rédacteur en chef de la revue « Atlantis », organe de la Société du même nom dont le président est le Docteur Robert Hollier. Si 1926 fut en fait l'année de publication des « Chansons de Margot », ce fut aussi l'année où Lebesgue fonda avec Paul Le Cour cette grande revue qu'est Atlantis et qui devait, à travers les années, connaître l'audience mondiale qui est actuellement la sienne, en raison de l'incontestable enrichissement spirituel qu'elle apporte aux hommes qui n'acceptent pas ce monde en décomposition.

Et vous allez voir, bien dans l'esprit des Chansons de Margot, que si notre petit laboureur de Neuville-Vault était, à son tour, lui aussi, aiguillonné par la préoccupation sexuelle, il ne dédaignait pas à l'occasion une ballade à Saint-Germain-des-Prés avec des grands de l'époque, dont Rosny aîné entr'autres, et justement aussi son grand ami Paul Le Cour.

Ainsi, voilà notre équipe de savants lettrés et de musiciens déambulant, à la fin d'une fort belle journée de juin 1931 (il vient donc d'y avoir tout juste cinquante ans) sur le boulevard St-Germain... A cette époque le Boulevard St-Germain n'était pas cette avenue encombrée de voitures ni, St-Germain-des-Prés, le rendez-vous d'une faune malsaine, dépravée, à la recherche d'une nuit de débauche...

La brasserie des Deux-Magots que je connais bien, n'abritait pas alors, à cette heure avancée, les fans de Juliette Gréco et tutti quanti du « show biz », on pouvait encore s'y asseoir à côté de gens fort bien élevés, peintres, hommes de plumes et musiciens qui créaient une atmosphère d'intellectualité, à jamais disparue probablement... hélas !

Notre Philéas n'hésitait pas, tout en longeant l'avenue, parmi le groupe, à déclamer en russe des vers de Pouchkine, en allemand des tirades de Faust, de Goethe, voire en portugais les extraordinaires « Lusiades » du grand poète Camoens... On l'entendit même chanter, avec une superbe voix de fausset (nous dit le Docteur Hollier), dans un petit restaurant de la rue de l'Ecole de Médecine... Un soir qu'il en sortait vers 2 h. du matin, un agent qui faisait les cents pas à l'angle du Boulevard Raspail s'arrêta tout net pour regarder Lebesgue et l'écouter, un peu étonné de voir tous ces gens d'aspect convenable s'en donner à cœur joie, à cette heure avancée de la nuit tels de jeunes étudiants... puis deux agents cyclistes faisant leur ronde de nuit, mirent pied à terre, rangèrent leur vélo le long du trottoir et demandèrent à nos noctambules de décliner leurs noms et qualités... Cette discussion mi-parlée mi-chantée avait duré 3 heures d'horloge et Philéas rentra alors à son petit hôtel de la rue de Tournon, après que les deux flics, rassurés, se furent éloignés en criant à notre petite troupe de noctambules insolites : « Bonne fin de soirée, messieurs... »

Avec trente ans d'avance, Philéas Lebesgue venait le plus simplement du monde, de prévoir la révolution musicale qui allait s'accomplir.

Et le Docteur Hollier de nous dire encore aujourd'hui : « j'étais étonné, sidéré, littéralement ébloui... je faisais à l'époque beaucoup de musique et ma stupéfaction devant ses connaissances musicales fut totale... Cette admiration fut partagée unanimement par les autres personnages qui fréquentaient le petit restaurant de l'hôtel ; il y avait là le grand astronome de l'Observatoire de Meudon, Victor-Emile Michelet, le décrypteur de la Chevalerie, Jacques Trève, l'auteur de « l'Evangile de Socrate » où le grand poète Sikelianos voire le Prince Matila Ghika pendant que l'éminent écrivain Rosny Aîné, lisait dans le « Mercure de France » le dernier article du petit cultivateur d'un village de Picardie...

Oui, je crois bien que parmi vous, mes amis, beaucoup ignorent encore ce que fut cet homme exceptionnel de leur sol natal : un penseur, un poète, un historien, un romancier, un écrivain, mais aussi un musicien qui, il y a plus d'un demi-siècle, déambulant en plein cœur d'un Paris étudiant alors que les douze coups de minuit étaient déjà loin, définissait à un auditoire de très haute culture ce qu'il fallait entendre par « symétrie de la parole et du chant ».

Philéas Lebesgue avait parfaitement aperçu que la connaissance intérieure, celle qui aspire à entrer en communion avec les énergies divines, trouve son symbole fondamental dans la musique. Il a le pressentiment, lui qui est l'intuition même, que notre destin nous emporte dans le cosmos vers un point de lumière éthérée. Le sens de la montée et de la descente, de l'ascension et de la chute, fait partie de notre être profond et dans la « Musique » ajoute-t-il, je veux dire dans le verbe manifesté, il y a une révélation...

Lorsque Philéas n'était pas à Saint-Germain-des-Prés pour chanter avec ses amis noctambules, il allait rendre visite à l'un de ses grands voisins lui aussi musicien, Tristan Klingsor, qui résidait au Détroit, à deux pas de sa ferme. Tour à tour subtil, ironique, Tristan Klingsor démontra dans la Chanson du Mendiant, dans Shéérazarde, l'étendue d'une science du rythme, profonde. Mais les chansons de cet autre trouvère picard, ne contiennent pas cet enseignement mystique que Philéas aperçoit dans les Lois de la Musique, que pour lui, à l'origine, symbolisent la lumière, la lumière divine...

Mais n'allons pas jusqu'à la Métaphysique, jusqu'au Symbole, pénétrons seulement dans la vie musicale du poème de tous les jours qu'aime à écrire Philéas Lebesgue.

Pénétrons-y avec un éminent Professeur Honoraire d'Education Musicale de mes amis dont plusieurs parmi vous ont, je le sais, été les élèves, Robert Duforestel. Grâce à ses travaux remarquables, deux cassettes réunissant les principales chansons de Lebesgue ont été réalisées avec le concours d'éminents et prestigieux interprètes, par le Centre Départemental de Documentation Pédagogique de l'Oise.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que ces enregistrements sur cassettes sont un véritable chef-d'œuvre à tous points de vue. Un livret d'accompagnement commente cette exceptionnelle réalisation sur la musique et les chansons de notre poète de La Neuville-Vault.

Si j'avais 50 ans de moins et que je sois chômeur, je n'hésiterai pas moi aussi avec « ma superbe voix de fausset » comme celle de Philéas Lebesgue à St-Germain-des-Prés, à aller « faire la manche » devant quelques brasseries en renom, afin d'aller parler d'amour à tous ces gens plus que jamais à la recherche du temps perdu... afin d'aller leur dire sur des notes et des paroles de notre poète picard ce que furent hier la joie d'aimer... le plaisir de s'aimer tout simplement, comme autrefois, avec des mots ni plus antiques, ni plus solennels que ceux qu'employait Philéas Lebesgue et dont il se servirait encore aujourd'hui, sans rien y changer, s'il était encore là...

Je voudrais citer les noms de tous ceux qui ont participé à ce prodigieux travail, parler longuement de la richesse des accompagnements, de la qualité exceptionnelle du son, de la virtuosité des pianistes, de tout ce talent auquel il a été fait appel pour réaliser un ensemble qui est bien en fait l'Harmonie la plus totale qui puisse être faite de la pensée musicale de Lebesgue.

Déjà nombreux sont les témoignages d'admiration des plus grands musiciens français et étrangers, reçus par Robert Duforestel qui, parvenu à la fin d'une carrière particulièrement riche en événements musicaux, nous propose là un véritable feu d'artifice de ses connaissances dans ce domaine qu'il a élevé tout au long de sa vie au niveau d'un culte.

A tous ceux qui cherchent une fugue poétique à ce monde de plus en plus déchu qui les exaspère et les déçoit, je propose, avec l'audition de ces cassettes, plusieurs heures de fugue musicale, grâce à cette moisson patiemment engrangée par Lebesgue et que Robert Duforestel restitue aujourd'hui à notre âme inquiète et angoissée...

M. CALOIN.

N.B. - La pochette de 2 cassettes avec livret d'accompagnement au C.D.D.P. 22, avenue Victor-Hugo, Beauvais ou 75 F franco (adresser chèque à M. l'Agent Comptable du C.D.D.P. de l'Oise).

— CH

MEDAILLES D'H

Médaille d'arg
corps de Moliens
Médaille d'or :
corps de Moliens

BREVET N
Secourisme rou
Bouteiller Rola
Crèvecœur-le-Gra
Hêtres, à Crèvecc
6, rue de Gerbero
chel, 10, place d
Lecuir Serge, 16,
Grand ; Mauger
Formerie ; Pétign
clerc, à Formerie

FERMAGES (6
Blé (quintal) : 1
Betterave à suc
17 % (8°5) : 234,6
Cresson (botte)
Champignon : 4,
Lait (litre). —
1,2791, semestriel
38 g M.G. : moyc
1,4041, trimestriell
Beurre (kilo) :
trielle 22,41, trim
Viande de bœuf
moyenne annuelle
trielle 18,08. Poids
mestrielle 9,89, tri
pa R. poids net :
trielle 18,58 F, trin

RA
A TRAVERS
Les grands espa
le Cezallier et le S
ges de montagne
C'est cela que p
tique des sports de
ski nordique à trav
la vie amicale d'ur
des soirées dans l
avec l'Auvergne et
Point de départ
Parrot (commune d
Arrivée : La Bour
Dates : 6-13, 13-2
Renseignements
place La Fayette, 4

PAI
Le Parti Socialiste
à l'une des trois
sur le Budget 1982,
gne et Beauvais.
Un montage audi
les grandes lignes d
nement.
Les secrétaires fé
porteront les explica
du débat public qui
Compiègne : le ver
Creil : le vendredi
la Maison Creilloise
Beauvais : le marc
au Théâtre Municipa

LE SERVICE
L'Administration d
concours des inspec
fectés au traitement
cation d'analyste ou
d'exploitation.

LA VIEILLE MAISON

Ces murs lépreux, par places éventrés, ces fenêtres aveugles, ce toit délabré, ces herbes folles sur le seuil, la voilà donc, après cinquante ans, la chère demeure !

Le jardin, le verger sont veufs de leurs arbres sans nombre. Les parterres sont détruits, les abeilles mortes.

Là s'ébattit mon enfance, sous les yeux de l'aïeul ferme et bon. Les prunes et les poires de Monsieur ont cessé depuis longtemps de mûrir pour moi.

Longuement, à travers la haie, je contemple l'enclos désert. Et il me semble qu'une ombre chère s'est levée sous la lune penchante, une ombre qui lentement me vient prendre la main soudain mouillée comme d'une larme...

PHILEAS LEBESGUE.

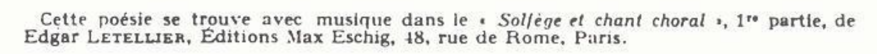
LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE

Le plus beau pays du monde
C'est la terre où je naquis ;
Aux printemps la rose abonde
Aux abords de ses courtils ;
D'elle émane dans la brise,
Un arôme sans pareil ;
Au clocher de ses églises
Le coq guette le soleil !

On y parle un doux langage
Le plus beau qu'on ait formé ;
L'étranger devient plus sage,
Quand il se met à l'aimer.
Heureux qui reçut la chance
De l'ouïr dès son berceau ;
Car la langue de la France
Est un chant toujours nouveau.

Parfums de fleurs, chants de cloches,
Bruits d'eaux vives, gais frissons
Des tiges qui se rapprochent
Quand mûrissent les moissons,
Étoiles dans un ciel tendre,
Sourires d'aube en éveil ;
Ah ! mon pays, j'aime entendre
Ta chanson dans le soleil !

Philéas LEBESGUE


Cette poésie se trouve avec musique dans le « *Solfège et chant choral* », 1re partie, de Edgar LETELLIER, Éditions Max Eschig, 48, rue de Rome, Paris.

L'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

P. VERLAINE, *Poèmes saturniens*.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

- Le Cempuisien - Depuis longtemps et jusqu'à ce jour, notre bulletin a été adressé régulièrement - 4 fois par an - à tous les Cempuisiens connus du Comité. Maintenant arrive l'application d'une décision adoptée à l'unanimité lors de l'Assemblée générale, en janvier 1994 (voir Cempuisien n° 164) :

..." Tous ceux et toutes celles qui n'auront pas acquitté leur cotisation (année 1994 - 105 F.) ne recevront plus dorénavant qu'un seul n° du Cempuisien par an."

En conséquence, et pour éviter cette sanction prise uniquement pour des raisons de trésorerie, nous prions les "retardataires" de bien vouloir adresser leur cotisation à notre trésorière :

Mme Danièle GAREAU - 787, rue de Bernaü - 94500 Champigny s/ M.
en rédigeant leur chèque (105 F.) à l'ordre de :
Ass. Anc. Elèves de l'I.G.P.
ou C.C.P. 1844-02 T Paris.

Décès -

- La doyenne des Cempuisiens n'est plus.

C'est avec beaucoup de regrets que nous avons appris le décès de notre camarade Marie-Louise Kaelin (Reverdy). Fidèle soutien de notre Association depuis sa sortie de l'O.P. pendant la Grande-Guerre, elle restera toujours attachée à l'amitié cempuisienne.

En cette douloureuse circonstance, nous adressons à ses enfants, petits-enfants et à tous les membres de sa famille, l'expression de notre très vive sympathie.

- Deux "Cempuisien" nous ont été retournés avec la mention "décédé" :

- Victor Brun, de la promotion 1931.
- Jacques Lamur, de la promotion 1943.

Nombreux parmi nous, ceux qui garderont d'eux un souvenir ému et fraternel au fond de leur coeur.

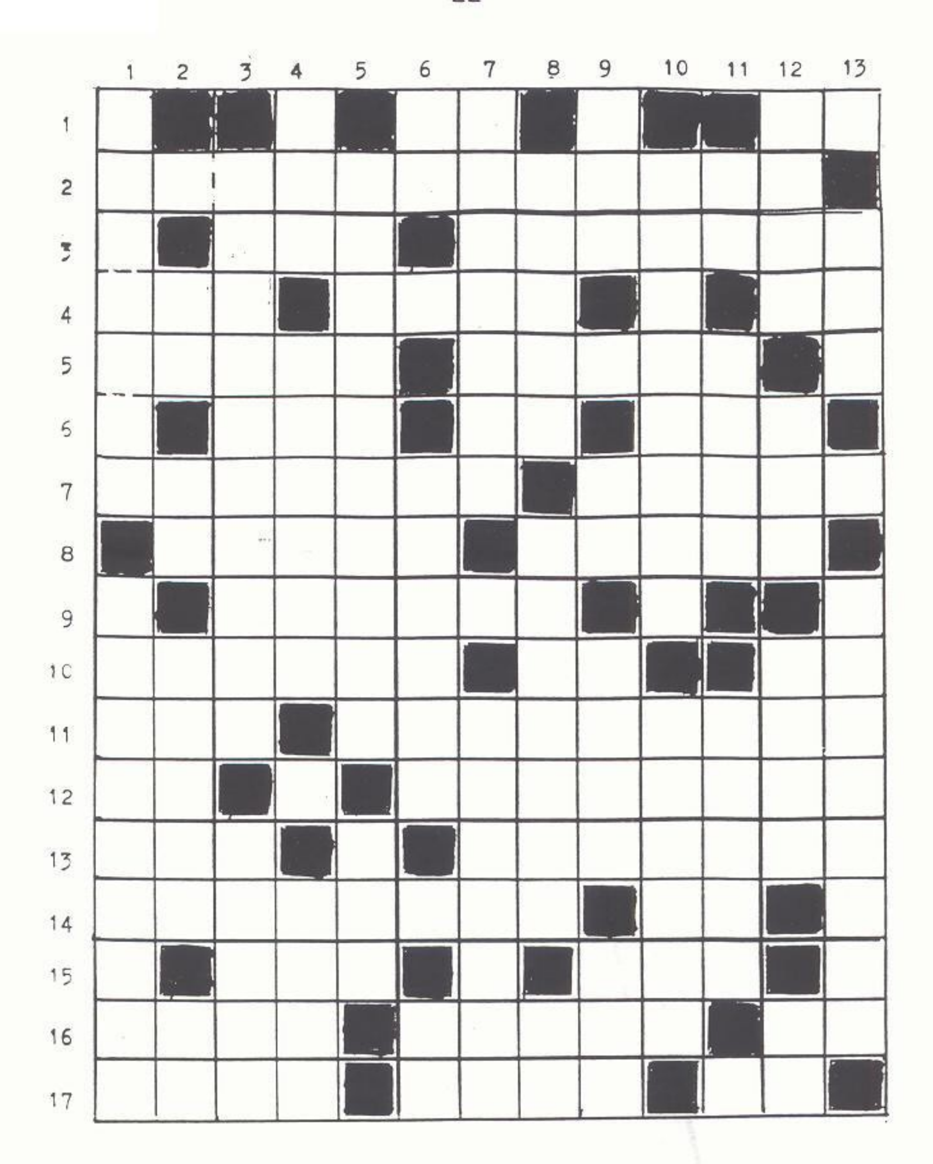
- Serge Compagnon nous fait part du décès de notre camarade Roger Bouyssou, survenu le 29 avril 1994. Roger laissera, à tous les camarades qui l'ont connu, le souvenir d'un garçon simple, d'une grande gentillesse. Il avait quitté l'O.P. le 18 Octobre 1941.

Naissances -

- Monsieur et Madame Lelong (Serge et Magali) nous ont fait part de la naissance de Tiphanie, née le 22 juin 1994. Nous présentons nos compliments aux parents avec de belles chansons à "Si-fa-mi".

- Pour la plus grande joie de ses frères et soeurs et de ses parents M. Rombout, directeur de la maison Marcel Callo à Cempuis et madame - Esther est venue au monde le 20 septembre. Nous adressons nos compliments et nos voeux amicaux à toute la famille.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-



HORIZONTALEMENT :

1 - Club de foot phocéen.- Pronom.- 2 - Bulletin connu 3 - Voie.- Connaissances.- 4 - Sur la drôme.- Couverture.- Symb. de l'azote.- Note.- 5 - Désir soudain.- Plates-formes pour embarquements.- 6 - Moi.- Traditions.- Conservateur.- 7 - Voleur.- Courant.- 8 - Egyptienne bien conservée.- Nommé successivement.- 9- On écrit EISDEN.- Sous un point.- Direction.- IO - Désordre à Nouméa.- Branché.- Après le B.E. 11 - Fleuve méditerranéen.- Distinctions gracieuses.- 12 - Charpente.- Embêtée.- 13 - Sigle Universitaire en désordre.- Un système.- Chaque mois.- 14 - Impératrices.- Terbium.- Note anglaise.- 15 frappa.- Pour une occupation en mairie.- 16 - Brève communication écrite.- Avoir à soi.- Après une signature.- 17 - Détruire.- Interjection.- Pronom.

VERTICALEMENT :

1 - Ile de l'atlantique.- Captivant.- 2 - A la mode.- Symb. du samarium.- Dans un désert.- Conjonction.- 3 - Chef lieu dans l'Oise.- Gifle.- 4 - A peine .- On écrit : IGAMIE.- Frapper par derrière.- 5- Ballonnement du ventre.- Pour aller à gauche.- 6 - Sigle d'un établissement connu dans l'Oise.- S'actionne avec le pied.- symb. de la thermie.- 7 - Peut être légère ou de chambre.- Conduite.- 8 - Manifestation morbide brutale.- Problèmes difficiles à résoudre.- Négation.- 9 - Lettre grèque.- Deux lettres pour fortuné.- De petite taille.- 11 - Préposition.- Sans aide.- Cercles où l'on cause.- 12 Société nationale.- Chef sudiste.- Parle d'une voix tremblotante.- Saint pyrénéen.- 13 - Liquide.- Du pied de mouton au jeu d'enfant.

ERRATUM

Verticalement :

9 - -- Conifère

IO - Fl. de Sibérie

- Héros de Troie